

La Semaine Religieuse

DE MONTREAL

Sommaire

I Offices, annonces et titulaires. — II Aux prières. — III Notre église paroissiale. — IV La retraite de M. le curé. — V La bonne souffrance.

OFFICES EXTRAORDINAIRES

Cathédrale. — *Dimanche, le 28.* — A 6,30 heures, ordination.

Mardi, le 30. — A 7,30 heures du soir, ouverture de la neuvaine préparatoire à la fête de la Nativité de la sainte Vierge, en faisant cette neuvaine (même privément) chaque fidèle peut gagner 300 jours d'indulgences à chaque exercice et une indulgence plénière en se confessant, communiant et priant à l'intention du pape, dans le cours de la semaine ou l'un des huit jours suivants.

Mercredi, le 31. — A 7 heures, grand'messe pour les bienfaiteurs de l'archevêché.

Saint-Lambert. — *Samedi, le 3 septembre.* — A 4 heures, confirmation.

ANNONCES DE LA PROVINCE ECCLÉSIASTIQUE DE MONTRÉAL

Dimanche, le 28, on annonce le 1er vendredi du mois (on peut dire, le 2 septembre, la messe *Miserebitur*); dans les diocèses de Montréal et de Valleyfield, l'anticipation de la solennité de la Nativité de la sainte Vierge, et dans celui de Montréal, la 7e retraite pastorale, J. S.

TITULAIRES DE LA PROVINCE ECCLÉSIASTIQUE DE MONTREAL

Dimanche, le 11 septembre

Fête du titulaire du Saint-Nom-de-Marie (Notre-Dame, à Montréal, et Marieville, dans le diocèse de Saint-Hyacinthe). J. S.

AUX PRIERES

Sr Saint-Cyriaque, née Marie-Alexina Lussier, de la Congrégation de Notre-Dame, décédée à Montréal.

NOTRE EGLISE PAROISSIALE (1)

L est pour chacun de nous une maison — chaumière ou palais, peu importe — qui nous est tendrement chère. C'est celle où nous étions attendus longtemps avant notre arrivée au jour, où nous avons ouvert les yeux à la lumière, trouvé notre berceau, les soins et les caresses d'une mère, la protection d'un père, l'amitié d'un frère et d'une sœur : où nous avons fait nos premiers pas, où nous avons grandi, passé le printemps de notre existence. Si les nécessités ou les vicissitudes de la vie nous en ont éloignés, nous y revenons avec plaisir, quand nous pouvons, sûrs d'y être toujours bien accueillis, de nous y sentir *chez nous*, d'y retrouver les souvenirs de nos ancêtres et de nos jeunes années. Nous y avons vu mourir les nôtres et nous désirons y mourir nous-mêmes. C'est notre maison paternelle.

Il y a une autre maison, sainte entre toutes, où nous sommes nés à la vie surnaturelle, où nous avons été reçus entre les bras maternels de l'Eglise, où nos yeux se sont ouverts aux lumières de la foi, où nous avons sucé le lait de la doctrine chrétienne, où notre jeunesse s'est épanouie dans la paix et les joies de l'innocence, où nous revenons encore prier chaque jour, nous reposer chaque dimanche des travaux de la semaine en compagnie de nos frères et de nos sœurs, où nous reviendrons une dernière fois dormir un dernier sommeil. C'est la maison de notre Père céleste, l'église de notre paroisse.

Un jour, après les généreux sacrifices, les longs travaux, les persévérants efforts de nos aïeux, elle est sortie de terre dominant toutes les maisons d'alentour. Malgré l'ampleur de son architecture et la richesse de sa décoration, elle n'était encore qu'un édifice profane. Mais le Pontife est venu, l'a consacrée par des prières et des cérémonies symboliques, sanctifiée par des onctions multipliées, embaumée des parfums de l'encens ; il y a fait descendre le Dieu de l'Eucharistie, et aussitôt elle a été transfigurée, elle est devenue la demeure de Dieu au milieu de nous.

Puissions-nous, resserrer les liens qui nous attachent à cette maison de Dieu et de nos âmes.

* * *

(1) Nous empruntons l'ensemble de ces considérations à un bel article de M. Emile Castan, dans la *Semaine de Lyon*.

N
c'étai
prop
somr
églis
entre
Dieu
nous
empr
No
en no
au ca
C'e
entré
renou
été fa
Christ
Ici
été in
de l'é
moyer
Là
le fard
toujou
Voic
qui no
les joi
suivant
Voil
Victim
le divi
sans éti
dans no
A dr
nous a
femme
qui nou
de Die
nous, n

Notre-Seigneur Jésus-Christ disait du temple de Jérusalem que c'était la maison de son Père, et Bossuet nous fait remarquer à ce propos qu'il y entrait comme Fils de la maison. Nous aussi nous sommes enfants de Dieu, nous aussi nous pouvons dire que notre église paroissiale est la maison de notre Père, et nous avons droit d'y entrer comme enfants de la maison. Oui, nous sommes chez le bon Dieu, chez notre Père, dans notre église paroissiale, et par conséquent nous y sommes *chez nous*. Allons-y donc comme chez nous avec empressement, avec bonheur. Où peut-on être mieux que chez soi ?

Notre église paroissiale ! Que de touchants souvenirs elle évoque en notre mémoire ! Il n'est pas un de ses détails qui ne nous parle au cœur et n'y remue les plus douces émotions.

C'est la fontaine baptismale où nous avons été régénérés à notre entrée dans la vie et où douze ans plus tard, nous sommes venus renouveler les promesses de notre baptême. C'est là que nous avons été faits chrétiens, enfants de Dieu et de l'Église, frères de Jésus-Christ, héritiers du royaume des cieux.

Ici est le banc où nous étions assis au catéchisme, où nous avons été initiés aux mystères de la religion, où nous avons appris le mot de l'énigme de la vie, notre origine, notre immortelle destinée et les moyens de l'atteindre.

Là est le saint tribunal où nous sommes venus tant de fois décharger le fardeau de nos iniquités et de nos remords, et dont nous sommes toujours sortis soulagés, l'âme légère et le cœur content.

Voici la table sainte où nous avons fait notre première communion qui nous rappelle les joies naïves du plus beau jour de notre vie et les joies plus graves mais non moins réelles de nos communions suivantes.

Voilà le maître autel où nous vu si souvent immoler la sainte Victime, près duquel nous avons échangé d'intimes entretiens avec le divin Prisonnier du tabernacle, et que nous n'avons jamais quitté sans être éclairés dans nos doutes, consolés dans nos peines, encouragés dans nos efforts, affermis dans nos bonnes résolutions.

A droite de la chapelle, l'image de la Vierge Marie, où notre mère nous a portés quand nous étions tout petits. En contemplant cette femme qui ressemblait à notre mère, portant entre ses bras un enfant qui nous ressemblait, et en apprenant que cette femme était la Mère de Dieu et cet enfant le Fils de Dieu fait homme par amour pour nous, nous avons entrevu, deviné, compris le christianisme tout entier.

A gauche, c'est la chapelle, la statue du patron de la paroisse, au pied de laquelle nous nous sommes agenouillés bien des fois pour solliciter des grâces spéciales que nous avons toujours obtenues de son puissant patronage.

C'est en face de cet autel, en présence du prêtre, témoin de l'Eglise, que les jeunes époux ont échangé, sous la bénédiction de Dieu, leurs serments d'amour et de fidélité.

C'est ici que nous avons dit un dernier adieu aux êtres chéris qui nous ont quittés pour aller là où étaient allés leurs pères, et où nous irons après eux.

Et la chaire du haut de laquelle nous avons entendu tantôt la parole familière de notre pasteur qui nous prodiguait ses paternels avis, tantôt la parole apostolique de missionnaires qui nous ont enthousiasmés.

Et l'orgue qui a chanté sur toutes nos joies, gémi sur toutes nos tristesses. Et la cloche dont les joyeux carillons nous ont appelés à la prière et aux fêtes.

Et les grands jours de notre église paroissiale, ses missions, ses cérémonies, ses cantiques, ses illuminations, ses processions, ses bannières, ses traditions, ses légendes peut-être... Souvenirs d'enfance, souvenirs de jeunesse, souvenirs d'âge mûr... toute l'histoire de notre vie est enregistrée en notre église paroissiale.

Quand nous revenons au pays natal après une longue absence, nous le trouvons quelquefois tout changé ou renouvelé ; nous sommes dépaysés dans les rues et les quartiers ; nous n'y reconnaissons plus les visages. L'église elle-même a peut-être été restaurée ou reconstruite sur un plan nouveau ; mais en y entrant nous y retrouvons tout ce que nous y avons laissé, nous pouvons y reprendre avec le Dieu de notre baptême et de notre première communion, la conversation au point où nous l'avons interrompue, sans avoir besoin de rien répéter parce que rien n'a été oublié. Le même père de famille y attend toujours les enfants prodigues que la faim et la misère lui ramèneront. Car si le pain manque ailleurs, il ne fait jamais défaut dans sa maison. Non, ce n'est point le pain, ce sont les convives qui manquent trop souvent à la table du Père de famille.

* * *

Grandiose ou modeste, riche ou pauvre, notre église paroissiale est toujours belle à nos yeux. Faisons-la plus belle encore, si c'est pos-

sible,
heure
bon
du ci
prop
de la
d'une
goût.
ornem
nuit e
en orr
nous
Ain
rons-l
règle
Ayo
se tra
qui so
temple
ment
et à ce
Le
prône.
pour s
celle c
famill
tion d
petits
empor
Dan
siale p
que de
rues, l
gitée, l
amond
fidèles
Au
ment.
la fam

sible, de plus en plus digne de nous et du Dieu qui l'habite. Oh ! heureux qui, par ses libéralités, aura pu contribuer à bien loger le bon Dieu. Le bon Dieu, à son tour, le logera bien dans son palais du ciel. Nous qui sommes si jaloux de la belle ordonnance et de la propreté de notre foyer domestique, serons nous moins jaloux de la de la maison de Dieu qui est aussi notre maison ? Rivalisons donc d'une sainte émulation pour l'approprier, la meubler, la parer avec goût. Aimons à confectionner et à broder de nos mains les linges et les ornements sacrés nécessaires au culte, à entretenir la lampe qui brûle nuit et jour devant le Très Saint-Sacrement. Cultivons des fleurs pour en orner les autels et les chapelles. Que le zèle de la maison de Dieu nous dévore !

Aimons les offices de notre église paroissiale. En principe préférons-les aux offices des autres églises. Ne faisons exception à cette règle générale que pour certaines cérémonies extraordinaires.

Ayons à notre église paroissiale, notre place, une place attitrée, qui se transmette fidèlement du père au fils et de la mère à la fille, et qui soit le gage de la place que Dieu nous fera plus tard dans le temple de la Jérusalem céleste. Cette place, occupons-la régulièrement aux offices publics des dimanches et des fêtes, à ceux du matin et à ceux du soir.

Le dimanche réservons-nous autant que possible pour la messe du prône. C'est elle que le pasteur célèbre ou fait célébrer spécialement pour ses paroissiens, où il leur donne ou fait donner ses avis paternels ; celle où tous les enfants de la paroisse sont invités à la table de la famille pour y recevoir leur nourriture divine. Et là, point d'acceptation de personnes : tous sont égaux, tous sont frères et sœurs, les petits et les grands, les pauvres et les riches, et chacun se retire emportant le même Dieu dans son cœur.

Dans l'après-midi, nous sommes tous convoqués à la maison paroissiale pour y chanter les louanges de notre commun Père. Mais, hélas ! que de vide cette fois ! que d'enfants manquent au rendez-vous ! Les rues, les places, les voitures publiques, sont encombrées d'une foule gitée, bruyante, et la maison de Dieu est délaissée. Laissons donc les amondains courir à leurs fêtes, à leurs parties de plaisir, et restons fidèles aux vèpres du dimanche.

Au déclin du jour, la cloche nous appelle au salut du Saint-Sacrement. Ce n'est plus une visite officielle, c'est une visite d'amitié que la famille paroissiale rend à son Père. Pour mieux recevoir ses

enfants, Dieu sort de son tabernacle, monte sur son trône, s'expose en son ostensor d'or ; et, de là, il contemple avec amour ceux que l'amour a conduits près de lui. Il écoute avec bonté leurs prières et leurs chants, et il y répond par ses bénédictions. O moment solennel ! spectacle touchant ! Les prêtres et les fidèles s'inclinent avec respect, et, au milieu de l'éclat des lumières et des nuages embaumés de l'encens, Dieu bénit ses enfants prosternés. N'hésitons pas à nous déranger un peu, à avancer ou à retarder l'heure de nos repas, à braver le mauvais temps pour venir recevoir les bénédictions du bon Dieu.

« Qu'elle est aimable votre maison, ô mon Dieu, et qu'il fait bon y habiter ! Notre âme et notre corps tressaillent à cette pensée. Le passereau se cherche un nid et la tourterelle se construit un berceau où elle puisse déposer ses œufs et élever ses petits. Votre maison, Seigneur, voilà notre refuge et notre repos ! Un jour passé dans votre maison vaut mieux qu'un siècle ailleurs. Oui, mieux vaut mille fois la dernière place en votre maison qu'un trône dans les palais où vous n'habitez pas. Heureux ceux qui, dans cette vallée de larmes, habitent votre maison, Seigneur ; ils y trouvent lumière et secours, et ils passeront de votre maison de la terre à votre maison du ciel, où ils vous béniront dans les siècles des siècles. »

LA RETRAITE DE M. LE CURE

MONSIEUR le curé va en retraite.

Il est âgé, — soixante-quinze ans bientôt ! En conséquence, il se demandait tout à l'heure s'il lui convenait de prendre part cette année encore aux saints exercices. Car, depuis quelques mois il se sent las, le bon curé ; il est plein de zèle toujours, pourtant son corps se fatigue plus vite, sa sensibilité s'attendrit davantage ; tout pareil qu'il est aux chênes de sa paroisse, il paraît pencher néanmoins un peu vers l'autre monde.

— Mais justement ! se dit-il. Quand donc aura-t-on besoin de se recueillir et de réfléchir, si ce n'est pas lorsque la mort débusque et s'apprête à vous faire signe ? Jusqu'au bou

d'aille
ouail
Et j
Est
des ch
plutôt
n'atte
sémin
La
fureu
même
compl
Soir
Sar
— (en règ
je veu
Aussi
par de
Et d
lui est
feuille
revu, j
Or
timent
le bon
— O
savons
Et u
— T
Jésus !
Dim
absenc
façon
réciter
du caté
Mais
voici le
En r

d'ailleurs, j'ai l'obligation de me sanctifier pour mes chères ouailles !

Et il s'en va en retraite, le bon curé.

Est-ce une grâce spéciale du Saint-Esprit ? est-ce la mélancolie des choses qui se fait plus pénétrante qu'à l'ordinaire ? est-ce plutôt son cœur qui vibre maintenant à la moindre brise ? il n'attend pas l'arrivée au saint rendez-vous, l'installation au séminaire, là-bas, pour être très ému.

La préparation d'une semaine d'absence ! Pour lui que la fureur des voyages n'a jamais possédé, ç'a été de tout temps, même aux retraites de son âge mûr, une grosse affaire : c'est complètement une affaire d'état cette fois-ci.

Soixante-quinze ans, je vous le répète !

Samedi dernier, dès l'aurore, il s'est donc dit :

— On ignore ce qui peut survenir. J'ai toujours laissé tout en règle quand par hasard j'ai quitté un peu mon chez moi ; je veux pousser aujourd'hui le besoin d'ordre jusqu'à la minutie. Aussi bien, c'est déjà se mettre en retraite que de commencer par des rangements précis.

Et doucement, avec la tranquille lenteur de mouvements qui lui est venue de ses habitudes d'église, il a compulsé ses papiers ; feuilleté ses registres de paroisse, brûlé des lettres inutiles, vu, revu, prévu, etc.

On ne fait pas un tel travail sans qu'il s'en dégage un sentiment plus vif du néant de la vie. En s'endormant samedi soir, le bon curé murmura donc plus fort que de coutume :

— Oh ! comme tout passe ! veillons et prions, car nous ne savons ni le jour ni l'heure !

Et un peu après :

— Tout pour les âmes qui me sont confiées et tout pour Jésus !

Dimanche, avant de prendre son prône, il a annoncé son absence aux fidèles, et s'est recommandé aux prières d'une façon touchante ; il a prêché ensuite. Après vêpres, il a fait réciter le chapelet à l'intention des retraitants par les enfants du catéchisme...

Mais le soleil se lève ; c'est lundi... Debout, et en route ! voici le jour de partir, monsieur le curé !

En montant dans la voiture de Maître X... (le plus proche

voisin du presbytère, gros cultivateur, vieillard de son âge, président de la fabrique), Monsieur le Curé dit joyeusement :

— Eh bien ! Maire X... vous voilà sans pasteur pour la semaine ! On n'entendra plus sonner de messe, on ne rencontrera plus dans les champs de soutane noire... Avec un peu d'imagination, on pourra penser, si l'on veut, que le pasteur fait ses vingt huit jours, tout vieux qu'il est, ou bien que la religion est morte chez nous !

Il plaisantait, exprimant des idées au hasard, parlant pour parler. Et le brave président comprit bien ce que ces mots signifiaient au fond...

— Ah ! ma chère paroisse, cela m'ennuie tant de la quitter !
Maître X... répondit :

— Ne riez pas ; le village a je ne sais quoi de tout désert quand vous n'y êtes plus, monsieur le curé ! Voyez-vous ! le prêtre absent, le bon Dieu paraîtra toujours plus loin ! Même quand on est mauvais, coupable, hors du devoir, on se rassure en vous sachant là, tout prêt à réconcilier les gens pour le paradis. On s'appuie sur vous sans vous le dire toujours ! Vous savez bien quoi qu'on fasse, vous êtes — je vais parler comme les livres maintenant — vous êtes l'axe nécessaire, le vrai centre vivant de la commune. Pour ma part, j'ai en votre absence, je vous l'avoue, la sensation très nette de ce que serait un pays sans culte. Brr ! cela me fait froid rien que d'y penser !

Il continua d'un ton dégagé :

— Tenez ! c'est ridicule ; mais, aux *Angelus*, quand le bonhomme Sénateur, qui n'en a pas l'habitude, sonne la cloche au lieu de vous qui le faites chaque jour, la cloche alors a des gaucheries, elle s'envole maladroitement, elle tinte cahin-cah, toujours un peu par à côté...

— Oh ! Maître X...

— Oui, oui... je vous assure ! Eh bien ! tout le temps qu'elle sonne ainsi, je compare la sonnerie aux ingérences des personnes sans consécration dans les choses de l'Eglise. Je pense aux magistrats civils contraints de s'immiscer dans votre rôle. Je m'imagine les curés devenus des fonctionnaires d'Etat, comme on voudrait, ou les fonctionnaires d'Etat se faisant curés... Ce que ça sonne de travers, tout cela ! Il n'y a que les prêtres pour bien faire l'affaire des prêtres ! Nous autres, nous n'avons qu'à savoir qu'on ne va pas au ciel sans eux...

— A chacun sa vocation ! c'est vrai, mon ami !...

Le bon curé a fini de ranger sa valise et de s'installer sur la banquette ; le paysan boucle le tablier du cabriolet, fait un hop ! et l'attelage démarre.

On parcourt presque en silence les dix kilomètres qui sépare le village de la station. A peine quelques mots s'échangent-ils en longeant les clôtures.

Un peu avant d'approcher de la gare, le paysan fit tout à coup cette réflexion :

— Mais pourquoi donc, monsieur le curé, vous envoie-t-on ainsi en retraite ? Qu'est-ce que c'est que cela ? Je ne vois vraiment pas la nécessité d'une chose pareille...

Et, comme se parlant à lui-même :

— A moins que ce ne soit pour recevoir une ligne de conduite spéciale, et comme le mot d'ordre annuel de Monseigneur l'Archevêque...

— Oui, la retraite, c'est cela d'abord, cher monsieur. Les temps sont assez difficiles pour que le clergé ait besoin de voir souvent ses chefs et de les entendre... Mais c'est surtout, — oh ! tout simplement, allez ! — c'est une retraite... Vous rappelez-vous les jours de recueillement, d'exhortations, de prières, par où l'on prépare les enfants à la première communion ?...

— Monsieur le curé plaisante.

— Mais non, Maître X... c'est absolument cela ! Pareil aux petits enfants avant leur réception première de l'Eucharistie, pareil au novice qui va faire ses vœux, pareil au séminariste qui se dispose au jour sacré de son ordination, je vais méditer un peu sur mes devoirs et me mettre en présence de mes fins dernières ! Oui, un prêtre comme moi (plus éloquent que moi, par exemple), nous rappellera, à moi et à mes confrères, nos responsabilités devant Dieu. Il me dira le mystère de la mort, les exigences de mes terribles fonctions, la nécessité d'aimer Jésus-Christ plus que toutes choses... Il m'aidera à fouiller les replis de ma conscience, afin de la bien purifier et de l'entraîner à plus de perfection. Il m'enseignera peut-être — oh ! que je le voudrais ! — de nouvelles industries pour sauver les âmes et retenir dans la pratique de la foi notre bien-aimé village... Je reviendrai avec un sentiment plus vif de mon sacerdoce, et je m'efforcerai ensuite d'être meilleur. Voilà la retraite ! Grande et utile chose, vous voyez !

— Devenir meilleur que vous n'êtes ! fit le brave cultivateur, scandalisé par ce rêve impossible.

— Oh ! Maître X... Dieu voit des taches dans ses anges... Je vous le disais dimanche du haut de la chaire : pendant ces jours de retraite, priez pour votre curé.

A samedi, monsieur le président.

— Revenez vite, monsieur le curé.

Une fois monté dans son compartiment de chemin de fer, le bon curé, durant trois minutes, a les yeux fixés sur l'horizon à travers la portière... Il regarde là-bas fuir son fin clocher, dont la fièche pointe, lancée en plein ciel du milieu d'un bouquet de verdure...

Tout à coup il ne le voit plus, et il éprouve une seconde la vague sensation du vide. Il pense : ce doit être comme cela ce qu'on appelle des souffrance d'exil ?

Mais il se secoue aussitôt, et très vite il n'y songe plus.

Alors, ayant ouvert son bréviaire, s'étant signé au front et aux lèvres, il pria.

La prière achevée, une demi-somnolence parut le prendre. Les yeux fermés, la pensée néanmoins ardente, il revit les actes principaux de son ministère en cette paroisse qu'il aimait tant. Songerie demi-consciente que le bruit des wagons favorisait et berçait.

« Depuis trente années, il était là!... Il se souvient encore de l'état de toutes choses à son arrivée... Les enfants de la première communion s'appelaient tels et tels, de bons enfants vraiment, qu'il avait instruits avec tendresse, et qui avaient bien persévéré ! Cette année-là, il avait fait de tous les garçons des enfants de chœur, puis, plus tard, de quelques-uns des chantres ; ils formaient à l'heure présente le noyau central de la foi religieuse au village. Les filles étaient entrées toutes, quelques années après, dans la société des Enfants de Marie ; c'étaient des matrones aujourd'hui, celles-ci établies au pays natal et bonnes mères de famille, non pas seulement demeurées croyantes, mais des femmes pieuses ; celles-là mariées aux environs, également excellentes. Du côté des garçons, il y avait notamment le jeune Z..., si gentil, si sage, auquel il avait fait dès lors commencer ses études ecclésiastiques, un bon prêtre à présent. Du côté des filles il y avait la petite A... Oh ! une enfant déjà extraor-

dinai
sa vir
mort
baum
« E
ou qu
se re
« P
jeune
beaur
« P
le cha
bercai
laïcisi
« P
ces pa
« Et
obscur
l'alcoo
« M
premi
plexiti
« Q
sans r
vu dan
« Il
est trè
 récem
grand
L'insti
près pe
nale se
en son
rait-il
sous l'a
« Ma
« De
mais c'
venter

dinaire de sainteté. Elle s'était faite petite sœur des pauvres à sa vingt-et-unième année. Comme elle était frêle de santé, la mort l'avait ravie bien vite. Le parfum de ces deux fleurs l'embaumait encore...

« Enfin, il n'avait eu que des joies pastorales pendant trois ou quatre années. Oui, c'est bien vrai (à moins que le passé ne se revête fatalement de mirages, hélas !), rien que des joies.

« Puis la guerre était venue... Oh ! la triste époque ! tous les jeunes gens partis, les Prussiens présents, la France en lambeaux...

« Puis, la politique, qui s'était introduite si tôt jusque sous le chaume..., l'anticléricisme essayant de faire ses ravages au bercaïl, les lois sectaires promulguées, les contraintes de la laïcisation, etc.

« Puis, la fascination exercée par les villes sur certains de ces pauvres gens qui abandonnaient la campagne...

« Et les mauvais journaux, et la propagande des romans obscènes, et — on avoue tout avec franchise, n'est-ce pas ? — l'alcoolisme...

« Mon Dieu ! pour la pauvre petite mesure d'allégresse des premiers temps, combien de chagrins depuis ! Quelles perplexités ! Que de découragements même !

« Quand il pense qu'à l'âge de près de soixante-dix ans, lui, sans ressources et aussi peu quémandeur que possible, il s'est vu dans la nécessité de bâtir une école libre !..

« Il est vrai que, grâce aux industries de son zèle, sa paroisse est très chrétienne encore. Le maire de la commune a changé récemment, c'est un homme plein d'idées modernes, mais de grande intelligence, respectueux du prêtre, et qui fait ses Pâques. L'instituteur est parfait aussi, quoique le curé ne le voit à peu près point, de peur de le compromettre. L'institutrice communale se confesse, et l'école libre a des sœurs. Tout va donc bien, en somme. Et, s'il a lutté, peiné pour obtenir ce résultat, qu'aurait-il à se plaindre ? N'est-ce pas toujours, sous une forme ou sous l'autre, la fonction des prêtres de peiner et de lutter ?

« Mais l'avenir ?... Ah ! l'avenir ! Voilà surtout ce qui l'effraie !

« Depuis vingt-cinq ans, il a maintenu, il a créé, il a inventé, mais c'est un recommencement perpétuel que l'apostolat ! Qu'inventera-t-il encore et que fera-t-il demain ?

« Il a ouï dire sans doute qu'il se fait toutes sortes d'œuvres nouvelles aujourd'hui, œuvres religieuses, œuvres sociales... Est-ce pratique pour lui ? Y a-t-il plus que de l'imagination dans tout cela ? Mon Dieu, comment l'apprendre ?

« Car, si vieux soit-il, il est encore prêt pour tous les labeurs jusqu'au dernier souffle... Et si traditionnel qu'il demeure par les goûts comme par l'âge, il essaiera tout ce qu'il faut essayer pour le bien, selon son milieu et selon ses forces !

« En retraite, d'ailleurs, quelqu'un se trouvera peut-être pour lui donner une impulsion lumineuse et le décider ; en tout cas ce sera le moment ou jamais d'implorer d'en haut la grâce... »

... Pendant qu'il rêve ainsi (entre parenthèse, remarquez-vous comme il est toujours occupé de ses ouailles, même aux moments où il lui serait le plus loisible de ne s'occuper que de soi !) les stations ont passé une à une.

— Cambrai !

Le bon curé sursaute et descend.

* * *

Comme les jours ont coulé vite !

La rénovation des promesses cléricales entre les mains de Monseigneur l'Archevêque s'achevait hier au chant si émouvant du *Quàm pulchrè graditur* ? Le premier Pasteur a exprimé, hier aussi, ses derniers encouragements et ses recommandations les plus paternelles. Hier ! déjà le passé !...

Ce matin, le bon curé a dit un adieu cordial aux amis d'enfance retrouvés (il n'y en a plus que deux, je crois bien : une des tristesses de son âge, c'est de survivre) aux plus affectionnés de ses confrères, au supérieur, à l'économe, surtout à ce cher abbé Z..., son fils, son élève, le communiant préféré de sa première année de pastorat, qu'il a revu ici et choyé de si bon cœur.

Au séjour même qu'il habita une semaine, à cette petite chambre d'adolescent un peu étroite pour sa vieillesse, un peu torride, mais dont l'austérité s'harmonisa bien avec ses états d'âme de retraitant, à ces avenues où il promena ces jours-ci tant de méditations et de pas, surtout à cette chapelle où les grandeurs du sacerdoce viennent de lui être redites, où il résolut à nouveau de se dépenser jusqu'à la dernière goutte de vie

et d
auta
Il
et, v
Le
« Ha
« Ha
rie l.
—
—
Le
com
sion
huit
—
Pu
—
n'ose
Et,
—
Le
—
Le
qui, t
entre
reme
dema
recus
âmes.
Ces
app
nière
Que
cloch
est vi
— l
qu'il e
de me

et d'effort pour ses paroissiens bien aimés, aux choses enfin autant qu'aux hommes, ce matin il a dit adieu...

Il refait maintenant en sens inverse le trajet de lundi dernier, et, vrai, bien vrai, il est tout rejeuni.

Le train file, file... « Ha ! voilà le cocher !... » Le train stoppe « Ha ! voilà Maître X !... » Le cabriolet se lance au grand trot... « Ha ! voilà la femme de Tel, voilà l'école des sœurs, la mairie !... »

— Comme vous paraissez content, monsieur le curé !

— C'est si bienfaisant une retraite, Maître X !

Le brave président de fabrique constate et croit, mais ne comprend pas encore tout à fait. Il se sent seulement, impression indéfinissable, encore plus pénétré de respect qu'il y a huit jours envers son bon pasteur.

— C'est plus le bon Dieu que jamais, se dit-il.

Puis moitié badin, moitié sérieux :

— Si vous alliez être trop saint, mon Père, peut-être qu'on n'oserait plus vous parler !...

Et, plus bas :

— Mais la bonté arrange tout : Qu'importe !

Le bon curé ne répond pas. On arrive.

— Je vais vous descendre au presbytère, monsieur le curé ?

— Non, mon ami, à l'église.

Le bon curé prie devant son tabernacle, il prie encore, lui qui, toute une semaine, a infiniment prié ! Aurait-il donc pu entrer au village sans saluer premièrement le Maître, sans le remercier, sans lui dire ses nouveaux projets d'apôtre, sans lui demander de féconder le lendemain et de tout bénir ?... « *Non recuso laborem.* Vous et moi, Seigneur, nous aimons tant les âmes... »

Pendant le soir tombe, et le bonhomme Sénateur, sans apercevoir le prêtre, entre dans le temple et sonne une dernière fois l'*Angelus*.

Quels progrès il a accomplis, le bonhomme Sénateur ! La cloche, sous ses doigts, tinte avec précision maintenant ! elle est vive, elle est guillerette, elle a l'air de crier à tout le village :

— Hé ! là-bas ! le bon pasteur est de retour !... Je vous dis qu'il est meilleur que jamais ! O la bonne chose que la retraite de monsieur le curé !

I'Abbé PRUDENT. (*Semaine religieuse de Rouen.*)

LA BONNE SOUFFRANCE



F'AIMABLE académicien, M. François Coppée, vient de publier un livre qui n'offrira pas moins de charme aux esprits que de consolation aux âmes. C'est le recueil d'un certain nombre d'articles parus l'année dernière, au cours l'une longue et dangereuse maladie, où l'éminent écrivain a trouvé, dans la douleur, des lumières et des leçons que lui avaient un peu voilées jusque-là les entraînements de la jeunesse et les agitations de la vie.

Dans la préface, le poète raconte ainsi qu'il suit, d'une façon des plus touchantes, la longue et terrible maladie qui fut pour lui comme l'instrument du salut, et l'heureuse transformation que la grâce divine opéra en son âme.

Au mois de janvier 1897, pendant un séjour à Pac, où, souffrant depuis plusieurs mois déjà, j'avais fui l'hiver, je dus brusquement faire venir de Paris mon chirurgien et subir une redoutable opération.

Je me rendis alors parfaitement compte du danger qui me menaçait, je priai même l'excellente Sœur dominicaine qui veillait près de mon lit de m'aller chercher un prêtre au cas où mon état s'aggraverait. Mais mon ami le docteur Duchastelet me sauva la vie une première fois, et je ne pensai plus qu'à la prompte et complète guérison qui m'était promise.

L'avertissement était clair, mais il ne fut pas entendu ; et je frémis aujourd'hui en rappelant ma coupable indifférence et ma folle légèreté.

L'amélioration de mon état physique fut de courte durée. Au commencement du mois de juin, une nouvelle intervention du bistouri, plus rigoureuse que la première, m'arrêta encore une fois au seuil de la mort. Mais cette rechute me condamnait à garder une rigoureuse immobilité et pour de longs jours.

Il y en eut de terribles. Alors seulement mon esprit se tourna vers les pensées graves. M'étant jugé avec sévérité, je me fis horreur et, cette fois, le prêtre vint, celui à qui ce petit livre est dédié.

Je le connaissais depuis longtemps, mais peu. En le rencontrant chez des amis, j'avais été seulement charmé par son exquise douceur et sa rare distinction d'esprit. Il est à présent

l'un
seill
Chr
Je
je ru
P
bre
livre
disa
brill
un c
Ce
mys
tion
à la
spler
ajou
par
son e
daier
Vo
scien
m'ex
confi
seign
après
bare.
To
comp
vertu
physi
qu'à l
Cep
est no
Il n'y
vanté
la viei
de dég
Auj
avec f

l'un des hommes que j'aime le plus au monde, mon cher conseiller, l'intime visiteur de mon âme et mon père en Jésus-Christ.

Je me confessai dans les larmes du repentir le plus sincère, je reçû l'absolution avec un soulagement ineffable.

Pendant des semaines et des mois passés au lit et à la chambre j'ai vécu avec l'Évangile ; et, peu à peu, chaque ligne du livre saint est devenu vivante pour moi et m'a affirmé qu'elle disait la vérité. Oui dans toutes les notes de l'Évangile j'ai vu briller la vérité comme une étoile, je l'ai sentie palpiter comme un cœur.

Comment ne croirais-je pas désormais aux miracles et aux mystères quand vient de s'accomplir en moi une transformation si profonde et si mystérieuse ? Car mon âme était aveugle à la lumière de la foi, et elle le voit maintenant dans toute sa splendeur ; elle était sourde au Verbe de Dieu, et elle l'entend aujourd'hui dans sa persuasive suavité ; elle était paralysée par l'indifférence et elle s'élève à présent vers le Ciel de tout son essor ; et les démons impurs qui la troublaient et la possédaient en sont sortis.

Vous haussez les épaules, orgueilleux bouffis de vaine science. Que m'importe ? Je ne vous demanderai même pas de m'expliquer comment la parole d'un humble artisan de Galilée, confiée par lui à quelques pauvres gens avec l'ordre de l'enseigner à toutes les nations, retentit victorieusement encore, après dix-neuf siècles, partout où l'homme n'est plus un barbare.

Tout ce que je sais, c'est que cette même parole, écoutée et comprise par moi en des heures cruelles, eut cette prodigieuse vertu de me faire aimer ma souffrance. Je sors de mon épreuve physiquement diminué et destiné à subir, probablement jusqu'à la fin, l'esclavage d'une infirmité fort pénible.

Cependant, parce que j'ai lu et médité l'Évangile, mon cœur est non seulement résigné, mais rempli de calme et de courage. Il n'y a pas deux ans, ayant encore quelque santé, mais épouvanté déjà par les premières atteintes de l'âge, je voyais arriver la vieillesse, la solitaire vieillesse, avec son cortège de tristesses, de dégoûts et de regrets.

Aujourd'hui qu'elle m'accable prématurément, je l'accueille avec fermeté, que dis-je, presque avec joie, car si je n'appelle

pas les douleurs et la mort, du moins, je ne les crains plus ayant appris dans l'Évangile l'art de souffrir et de mourir...

Ce fut vers la fin d'octobre, aux approches de la si touchante fête de la Commémoration des Morts, que fut définitivement scellée ma réconciliation avec Dieu. Plein de foi et de soumission, je reçus alors la Sainte Eucharistie, en associant à ce grand acte de souvenir des chers disparus qui m'attendent.

« Mais depuis votre conversion, rien en vous ne semble changé », me disent quelques-uns avec un sourire incrédule.

Ils ne font que prouver ainsi, une fois de plus, combien l'homme est impénétrable à l'homme ; car je sais bien, moi, que je suis devenu tout autre.

Il est clair que le fait de dire mes prières matin et soir, d'aller à l'église les dimanches et les jours de fête et d'accomplir mes devoirs religieux, n'a pas sensiblement modifié ma vie apparente. Évidemment, on ne lit pas sur mon front ni les réformes que j'ai pu accomplir dans mes actions et dans mes pensées, ni la résistance que j'oppose maintenant à des tentations auxquelles j'aurais cédé jadis. C'est pourtant l'exacte vérité.

Qu'on ne me trouve pas changé, je ne m'en étonne point, après tout ; car mes progrès dans la vie chrétienne, c'est-à-dire vers la perfection morale, sont encore bien faibles. Cependant, je suis devenu pour moi-même aussi sévère que possible ; ceux que j'aimais, je les aime mieux et autrement que naguère, et je fais de constants efforts pour devenir plus charitable et meilleur.

Oui, malgré de trop nombreuses défaillances dans ma conduite et — ce dont je m'accuse avec encore plus de douleur — malgré quelques derniers accès de doute et de sécheresse de cœur, je me déplaïs moins qu'autrefois et, très souvent, quand je songe aux jours attristés qui me restent à vivre et à la mort qui s'approche, j'éprouve un sentiment de douceur qui me surprend moi-même.

Cette paix de l'âme ne s'obtient que par l'admirable discipline de la religion, par l'examen de conscience, par la prière.

Aussi, n'ai-je plus de meilleurs instants que ceux où je m'adresse à Dieu, en lui offrant le repentir de mes fautes passées et toute ma bonne volonté pour l'avenir, et où je lui demande cette paix qu'il nous a promise dans l'autre vie, et dont sa grâce nous donne en ce monde, le délicieux pressentiment.

Oui, il n'y a de vraiment belle que l'heure où l'on prie, où l'on se met en présence de Dieu. Cent fois bénie soit donc la souffrance qui m'a ramené vers lui. Car je le connais à présent, l'inconnaissable ! L'Évangile me l'a révélé. Il est le Père, il est mon Père ! Je puis lui parler avec abandon et lui m'écouter avec tendresse !